

## **Varia**



## Regards d'écrivains français contemporains sur la possession de Marie de Magdala

Dr. Katherine Rondou\*

*Abstract:* Within the contemporary French literature, Saint Magdalena's literary character is the central figure of many writings. From this point of view, our paper will present and analyse some representative literary texts through their staging strategies of the religious themes. Rooted into the same texts – Gospel of Lucas and Mathew – and their exegesis, the contemporary literary writings follow them according to both the authors' adherence to the Catholic doctrine and the chosen literary genre.

*Mots-clés:* religious themes, literary character, Catholic doctrine, literary genre

Dégager la réception littéraire d'un thème chrétien constitue un angle d'approche non négligeable des liens tissés entre littérature et religion. Nous ne saurions, en effet, envisager de saine démarche thématologique<sup>1</sup>, qui ne prenne en considération le contexte historique et intellectuel des auteurs. L'analyse d'un objet littéraire appelle également une réflexion sur l'inscription de l'écrivain dans le champ esthétique et idéologique. Se « limite-il » à l'intérêt artistique du personnage ou cherche-t-il à convertir, à informer sur l'état des sciences religieuses ? L'interprétation de la possession de Marie de Magdala dans la littérature contemporaine semble propice à cette double réflexion. Les « sept démons » s'inscrivent dans un texte fondateur du christianisme (les évangiles de Luc et de Marc) et ont donné naissance à de nombreux commentaires exégétiques. Le lecteur peut donc suivre leur impact sur des auteurs, dont les rapports à la foi chrétienne diffèrent parfois radicalement.

L'identité de sainte Marie-Madeleine divise les exégètes depuis le Moyen Age. La sainte de la tradition occidentale résulte, en effet, de la confusion de trois figures féminines, régulièrement remise en cause par certains théologiens : Marie de Magdala, Marie de Béthanie et la parfumeuse anonyme. La complexité du débat sur l'unicité dépasse cependant le cadre restreint de cette communication. Aussi, nous limiterons-nous à la présentation des protagonistes évangéliques et aux raisons de leur éventuelle confusion<sup>2</sup>.

Marie de Magdala – « de qui sept démons étaient sortis »<sup>3</sup> – appartient au groupe des saintes femmes. Elle suit Jésus depuis la Galilée et assiste à la Passion dans les récits de Matthieu, Marc et Jean<sup>4</sup>, ainsi qu'à la déposition dans les deux premiers synoptiques<sup>5</sup>. Si, dans la même scène, Luc<sup>6</sup> ne distingue toujours pas Marie de l'entourage féminin du Christ, il décrit la préparation des aromates qui réapparaîtront au matin de Pâques<sup>7</sup> où, cette fois, il nomme Marie de Magdala. En outre, chaque évangéliste<sup>8</sup> précise la présence de la sainte lors de la visite au sépulcre. Marc et Luc soulignent son rôle d'embaumeuse, passé sous silence par Matthieu et Jean. Ce dernier attribue cette fonction à Nicodème et Joseph d'Arimatee<sup>9</sup>, mais évoque les larmes de la jeune femme, bouleversée par la disparition du corps de Jésus. Si nous regroupons ces extraits, Marie de Magdala apparaît donc comme une « possédée », associée aux larmes et aux parfums, témoin privilégié des grandes étapes du parcours messianique.

Souvent interprétée comme la manifestation de sa luxure (nous y reviendrons), la possession favorise la confusion de la pécheresse lucanienne et de Marie de Magdala. L'exégète Marie-Joseph Lagrange<sup>10</sup> considère d'ailleurs, comme l'amorce de l'assimilation médiévale, le rapprochement opéré au IV<sup>e</sup> siècle, par saint Jérôme, entre possession et péché. Une fois établie la fusion des « pécheresses », s'opère la seconde étape de l'unification, basée sur l'onction.

La scène apparaît dans les quatre évangiles<sup>11</sup>. Matthieu et Marc présentent de nombreuses similitudes. Chez Simon le Lépreux, une anonyme verse, sur la tête de Jésus, un parfum précieux contenu dans un vase d'albâtre. Les auteurs n'évoquent pas la chevelure, les larmes et le péché que nous retrouvons dans le troisième synoptique, où chez Simon le Pharisien, une femme oint les pieds du Christ.

\*Université Libre de Bruxelles, Belgique, HELB – Ilya Prigogine, HEPH – Condorcet

Seul Jean attribue cette onction à Marie de Béthanie. La chevelure et le parfum demeurent présents, mais le statut de pécheresse et les larmes ont disparu.

Cette dernière réapparaît à deux reprises, lors de la résurrection de son frère Lazare<sup>12</sup>, et dans la scène de la « meilleure part »<sup>13</sup>, où elle abandonne les tâches ménagères à sa sœur Marthe, afin d'écouter l'enseignement du Christ.

A partir de ces versets néo-testamentaires, du vaste corpus des sermons médiévaux et des esquisses de la Patristique qui envisagent déjà la confusion des trois Maries avant le VI<sup>e</sup> siècle, Grégoire le Grand entérine l'unicité et donne naissance à la Madeleine occidentale<sup>14</sup>. Cette brève synthèse de la formation de la figure magdaléenne démontre le rôle fondamental de l'assimilation des sept démons au péché, dans la confusion de Marie de Magdala et de la pécheresse anonyme de Luc. Ceci explique notre limite temporelle. En 1969, Vatican II conclut à la nécessité de distinguer les trois femmes<sup>15</sup> –donc la possédée de la pécheresse– et les dictionnaires théologiques contemporains détachent le plus souvent les sept démons de la notion de faute.

La possession de la Magdaléenne a reçu différentes lectures au cours des siècles. Les sept démons, nous l'avons précisé, apparaissent dans le récit lucanien, lorsque l'évangéliste décrit les disciples féminines du Christ, mais aussi dans le texte de Marc<sup>16</sup>, quand il évoque la sainte comme témoin de la Résurrection. Dans un autre chapitre, les évangélistes<sup>17</sup> précisent que la possession par sept démons correspond à une rechute. Le lecteur se souviendra de la valeur sacrée du chiffre sept, symbole de plénitude : Madeleine est habitée par la totalité des démons. Mais qu'il s'agisse d'une première ou d'une seconde possession, que représentent exactement ces entités maléfiques ?

Malgré un anachronisme de trois siècles –le concept ne remonte qu'à Evagre le Pontique (346-399)<sup>18</sup> –, l'assimilation des démons de Madeleine aux sept péchés capitaux séduit, dès la littérature médiévale vernaculaire<sup>19</sup>. Toutefois, la majorité des textes religieux et à leur suite, les différents milieux artistiques, témoignent de l'identification qui fut rapidement établie entre la faute indéterminée de la myrrophore lucanienne et un péché précis, la luxure<sup>19</sup>.

Parallèlement à cette interprétation, pratiquement indissociable de la théorie de l'unicité, les partisans de la distinction privilégient habituellement une lecture littérale des sept démons, « une possession réelle et effective, qui n'est pas incompatible avec la sainteté »<sup>20</sup>.

Enfin, ces dernières décennies, une lecture plus rationaliste se dégage des dictionnaires théologiques. La possession traduit une maladie physique ou psychologique, méconnue au I<sup>e</sup> siècle<sup>21</sup>.

Mais quel est l'impact, sur la littérature postérieure à 1969, de l'exégèse actuelle des sept démons ? Trace-t-elle une frontière nette entre auteurs dépendants et indépendants du champ catholique, ou l'intégration de ce commentaire dépend-elle d'autres facteurs ?

Le thème magdalénien demeure très vivace, dans les arts contemporains. Aussi, l'espace restreint d'un article ne nous permet-il pas de le traiter dans sa totalité. Nous limiterons, par conséquent, notre corpus à la littérature française. Une frontière linguistique que justifie la présence, en Provence et en Bourgogne, des deux principaux sanctuaires dédiés à la sainte.

Elevé dans la culture catholique, Gérard Messadié<sup>22</sup> (1931- ) explique son approche œcuménique du phénomène religieux par la fréquentation de chrétiens de différentes obédiences, mais aussi de musulmans et de juifs, lors de ses études au collège jésuite du Caire, où il passe sa jeunesse. La figure du Christ fascine Messadié, qui l'étudie depuis la fin des années 1970. Il salue l'homme qui lutta pour défendre une vision non superstitieuse de la religion. Fort d'une solide expérience de journaliste scientifique, il décide d'exposer au grand public les vues des spécialistes sur la lecture des évangiles. Le premier volume de sa série romanesque, *L'homme qui devint Dieu*, paraît en 1988. Enorme succès de librairie, il attire immédiatement les foudres de certains milieux catholiques... En effet, d'une part le journaliste revendique, pour tout individu chrétien ou non, le droit d'étudier Jésus en dehors

de la tutelle ecclésiastique; d'autre part, il nie le miracle de la Résurrection, tout en réaffirmant sa foi.

Messadié a consacré plusieurs romans historiques à Jésus et ses compagnons. Il justifie les théories qu'il met en scène, dès 1989, dans *Les sources*, où il répertorie sa bibliographie secondaire. *L'homme qui devint Dieu* (1988) retrace la vie de Jésus jusqu'à la crucifixion, à laquelle il survit, grâce au complot organisé par quelques disciples, proches du pouvoir. *Jésus de Srinagar* (1995) reprend le récit à la convalescence secrète du Christ et retrace son voyage en Orient, où il termine son existence. Selon la chronologie interne de la série, *L'affaire Marie-Madeleine* (2002) et *Judas le Bien-Aimé* (2007) prennent place entre les deux premiers volumes. Ils relatent les mêmes événements (les semaines qui précèdent la Passion et l'organisation du complot), mais à travers le regard de deux protagonistes différents, Madeleine et Judas.

*L'homme qui devint Dieu* n'évoque pas la possession magdaléenne, qui apparaît pour la première fois dans *Les sources*. Messadié y présente son travail comme une entreprise strictement historique et considère les évangiles non comme des textes sacrés, mais comme des textes historiques, auxquels il veut appliquer une analyse logique. Il consacre plusieurs pages aux miracles attribués au Messie, qu'il classe en différentes catégories. L'exorcisme rejoint les « miracles thérapeutiques », contestables vu la médiocrité des connaissances médicales de l'époque. Selon les conclusions du journaliste, Marie de Magdala souffre d'une pathologie neurologique et certainement de nymphomanie, comme en témoigne sa tentative de séduction chez Simon. Touché par sa détresse, Jésus soigne la jeune femme, mais évite de se lier affectivement à un être instable.

*Jésus de Srinagar* témoigne déjà d'une distanciation par rapport aux recherches préparatoires au roman. Le Messie se souvient de sa rencontre avec la famille de Béthanie, de la détresse de Madeleine et Lazare, habités par le même esprit enfantin, assoiffé de tendresse et terrifié. Immédiatement, le narrateur détache cet esprit du démon. Seule une entité bénéfique peut comprendre que Jésus répond à cette quête affective, et guider le frère et la sœur vers lui, afin qu'ils soient « absorbés par le Roi Sauveur »<sup>23</sup>. La possession illustre bien un malaise psychologique, mais nous sommes loin des troubles sexuels et de l'instabilité mentionnés en 1989. La religion froide des Grands Prêtres ne répond pas aux attentes spirituelles de Madeleine et Lazare.

*L'affaire Marie-Madeleine*, dernière mention des sept démons chez Messadié, revient sur la dimension affective introduite en 1995 et renonce définitivement à l'interprétation purement sexuelle des *Sources*, mais renoue avec la notion de démon. Madeleine multiplie les amants, dans l'espoir de trouver celui qui lui offrira l'amour absolu. Une quête qui ne prendra fin qu'à sa rencontre avec Jésus. Il lui enseigne l'union des âmes et des corps<sup>24</sup>. Non seulement la nymphomane de 1989 n'a jamais trouvé d'écho dans le cycle romanesque, mais *L'affaire Marie-Madeleine* réhabilite totalement la sexualité de la sainte, qui devient la compagne du Christ. Conscient de ce revirement, Messadié s'en explique dans la postface du roman. Le journaliste reprend le pas sur l'écrivain et répertorie tous les éléments plaidant en faveur d'une relation amoureuse entre Jésus et Marie de Magdala.

Malgré la revendication d'une approche historique, Messadié se laisse gagner par la dimension mythique du personnage et ne peut se résoudre à réduire l'amie du Christ à l'hystérique présentée dans *Les sources*. Certes, il s'appuie sur une lecture des sept démons fidèle à son approche rationaliste du texte religieux et aux dernières avancées des sciences théologiques, mais le portrait qu'il nous livre d'une Madeleine en quête de l'amour absolu rappelle surtout la grande amoureuse de la tradition.

Théologien orthodoxe et philosophe, auteur de nombreuses publications sur la spiritualité orientale et le christianisme, Jean-Yves Leloup (1950- ) a consacré plusieurs ouvrages à la figure magdaléenne. Il a notamment traduit et commenté trois textes apocryphes mettant en scène l'amie du Christ, les évangiles de Thomas, Philippe et Marie<sup>25</sup>. Comme d'autres commentateurs bibliques, l'exégète désire réagir au raz-de-marée médiatique suscité

par le *Da Vinci Code*, faire la part entre fiction et réalité. En 2005, il publie *Tout est pur pour celui qui est pur*<sup>26</sup>, une réflexion théologique sur le mystère de l'Incarnation et sur la nature des relations qui unissent Jésus à Marie-Madeleine.

Son approche des personnages évangéliques diffère profondément de Messadié. Il précise dans l'annexe de son roman consacré à Judas, *Un homme trahi* (2006) : « Certains personnages historiques sont devenus des mythes, des mythes qui écrasent parfois le personnage historique et le relèguent au second plan »<sup>27</sup>. Les évangiles, étrangers aux exigences du récit historique, ne répondent pas aux interrogations de l'homme, mais stimulent son intelligence par une quête de sens. Un questionnement que le théologien transfère au niveau romanesque. Il dépasse la reconstitution historique de Marie de Magdala, afin de dégager les richesses de la grande figure féminine que la tradition chrétienne a nommée Marie-Madeleine. Il se penche sur ce qu'il appelle « l'archétype » de la sainte, « une image de l'homme et de son devenir incarnée ou manifestée dans un être la plupart du temps historique »<sup>28</sup>, bref, en langage comparatiste, un thème littéraire.

Leloup aborde la possession dans un seul roman, entièrement dédié à l'amie du Christ, *Une femme innombrable* (2002). Traumatisée par le regard d'Hérodiade, la soumission de Salomé et la faiblesse d'Hérode lors de l'exécution de Jean-Baptiste, Myriam, longtemps proche de la cour, cesse de fréquenter le palais royal et bascule dans la folie. L'auteur décrit chacune des entités maléfiques qui la tourmentent, sept facettes d'une même douleur, d'une même quête d'identité, qu'un seul regard du Christ parvient à apaiser. Myriam n'échappe toutefois à ses démons intérieurs qu'afin d'affronter sa véritable épreuve : la liberté. Les entités démoniaques qui la possédaient lui sont désormais asservies et la jeune femme doit résister à la saveur de sa toute-puissance, au plaisir d'accomplir consciemment le mal. Myriam assume sa liberté sans basculer dans le péché, digne de recevoir l'enseignement du Christ. Les démons cèdent désormais la place à sept anges<sup>29</sup>. L'interprétation « psychologisante » des sept démons s'inscrit ici dans une quête d'identité –que réaffirme Leloup dans *Tout est pur pour celui qui est pur*<sup>30</sup>–, mais aussi dans une réflexion sur la faute et la culpabilité.

Vingt ans plus tôt, Jacqueline Kelen abordait la possession sous un angle similaire, mais en le conjuguant à une approche féministe. Licenciée en lettres classiques et productrice à France Culture, Kelen s'intéresse à la mystique occidentale et orientale. Elle se détache aujourd'hui de la religion catholique de son enfance et se qualifie d'hérétique<sup>31</sup>. La Française a consacré une part non négligeable de ses publications à la femme de Magdala, essentiellement des méditations personnelles<sup>32</sup>. Elle ne met en scène l'amie du Christ qu'à une seule reprise, dans *Marie-Madeleine, un amour infini* (1982)<sup>33</sup>, un roman à cheval sur les genres fictionnel et spirituel. Chaque chapitre se divise en deux parties, le récit à proprement parler, et son commentaire. A travers la sainte, l'auteur célèbre la Femme et l'amour absolu. Une lecture que nous rencontrons chez de nombreux écrivains contemporains<sup>34</sup> –dont Leloup–, mais qui ne transparaît pas nécessairement dans la scène de l'exorcisme.

Kelen utilise la technique de description de l'Apocalypse<sup>35</sup> pour introduire les démons, en réalité sept figures féminines. La jolie courtisane parée, dont la chevelure serpentine rappelle la Méduse; la mendicante; la mère ou encore la mer<sup>36</sup>, maternité primordiale; la prostituée cruelle et satanique; la femme-enfant; la mort et l'espoir en la chair. Dans *Un amour infini*, les démons du Nouveau Testament deviennent les voiles, dont les hommes couvrent la femme pour dissimuler sa véritable nature, l'empêcher de s'accomplir dans sa féminité<sup>37</sup>.

Kelen s'oppose à une lecture moralisatrice des sept démons, qui se signale par le refus du corps et le mépris de la femme. Comme elle le réaffirmera en 2003 dans *La beauté de Dieu*<sup>38</sup>, où elle commente des représentations iconographiques de la sainte, la possession indique les richesses latentes de la féminité, révélées par Jésus.

Pierre-Marie Beaude (1941- ) aborde le thème magdaléen nourri des pratiques vivantes de la foi catholique de son enfance et de systèmes de pensées approfondis lors de ses

études de théologie. Aujourd'hui professeur d'exégèse et d'herméneutique biblique à l'Université de Metz, il se consacre également à la question religieuse en littérature. Son rapport au catholicisme s'inscrit dans la ligne de Michel de Certeau, qu'il a fréquenté pendant plusieurs années. Indépendant de l'institution, Beude puise dans le christianisme pour enrichir à la fois sa réflexion et son imaginaire. Particulièrement sensible aux nomades de la Bible, il privilégie la Madeleine des mystiques.

*Marie la Passante* (1999)<sup>39</sup> propose une variante à la lecture de la possession comme recherche d'identité : une réflexion sur la problématique de l'énonciation. L'héroïne cherche depuis toujours à préserver sa liberté, et choisit la prostitution afin d'échapper au rôle d'épouse, que lui assigne la société patriarcale. Mais Marie s'égare dans sa quête d'indépendance, son propre corps lui devient étranger, son nom, et par-là sa véritable identité, lui échappe. La jeune femme se fait appeler Madeleine, depuis son entrée dans le monde des « filles », et ne parvient plus à prononcer son véritable prénom. Particulièrement interpellé par les possessions de Loudun<sup>40</sup> et l'épisode des cochons de Gérasa<sup>41</sup> dans leur jeu sur l'énonciation<sup>42</sup> (l'impossibilité de distinguer clairement le « je » du « nous »), le romancier applique aux démons la fonction d'écrans, interdisant tout contact avec la personnalité réelle de l'individu. Seule l'intervention du Christ permettra à la jeune femme de proclamer à nouveau « Marie, je suis Marie »<sup>43</sup>. Onze démons<sup>44</sup>, onze femmes sortent de la possédée, incarnant, tantôt tour à tour, tantôt simultanément, les différentes facettes du pôle féminin. Ensuite, dans une scène très proche de l'épisode de l'aveugle-né<sup>45</sup>, Jésus remodèle le visage de la sainte avec un peu de terre, *en suivant le tracé de ses traits*<sup>46</sup>. Comme l'héroïne de Kelen, Marie la Passante retrouve sa véritable personnalité, enfouie sous de multiples visages féminins.

Loin des préoccupations historiques de Messadié, Leloup, Kelen et Beude abordent le récit évangélique sous l'angle spiritualiste, tout en s'appuyant sur une excellente connaissance de la littérature exégétique. Kelen elle-même, sans doute moins qualifiée que ses collègues théologiens, s'est constitué une solide documentation (elle précise sa bibliographie dans chacune de ses publications), que sa participation aux colloques d'Avignon en 1988<sup>47</sup> et de Clermont-Ferrand<sup>48</sup> en 1999, suite à la publication d'*Un amour infini*, n'a pu qu'enrichir. Le lecteur retrouve chez ses écrivains sensibles à la place de la femme dans le religieux, une réflexion commune sur la possession comme perte d'identité, que leurs préoccupations personnelles déclineront sur différents modes. Le théologien s'attache à la notion de péché; la mystique à la place de la féminité et de l'amour dans la communion avec le divin; et l'herméneute biblique à la problématique de l'énonciation.

Nous évoquons les réactions de plusieurs théologiens, dont Leloup, suite au succès du thriller ésotérique de l'Américain Dan Brown, le *Da Vinci Code* (2003). Ces exégètes cherchent à informer le public sur différents points abordés dans le best-seller : les évangiles apocryphes, la sexualité de Jésus, la place de la femme dans le christianisme du I<sup>e</sup> siècle, la personnalité de Marie-Madeleine, etc. Nous observons un phénomène similaire dans le domaine littéraire.

Le roman policier de Brown imagine une conspiration dirigée par saint Pierre, afin d'évincer Marie de Magdala de la direction de la première communauté chrétienne. Descendante d'une famille royale, la Magdaléenne est l'épouse de Jésus et sa disciple la plus proche. Conscient de l'imminence de son arrestation, le Messie lui confie son Eglise naissante. Mais Pierre et d'autres disciples rejettent l'autorité d'une femme et fondent la future communauté catholique, qui dominera l'Eglise gnostique de Marie. Soucieux d'effacer jusqu'à son souvenir, les fondateurs du catholicisme entachent sa réputation : l'épouse du Christ devient une prostituée repentie dans les récits officiels.

Olivier-Thomas Venard (1967- ) est docteur en théologie et travaille depuis plusieurs années pour l'école biblique de Jérusalem. Nous lui devons de nombreuses publications, principalement consacrées aux herméneutiques littéraire et théologique. Fidèle à la dévotion de son ordre pour l'ermite de la Sainte-Baume, le frère dominicain rédige *La robe de pourpre*

pour les célébrations de la sainte Madeleine, organisées par Saint-Maximin le 22 juillet 2005. Les sites catholiques relaient le spectacle. Celui du diocèse de Fréjus-Toulon et inXL6<sup>49</sup>, le portail officiel des jeunes catholiques français, opposent d'emblée le livret de Venard au roman de Brown. « Le scénario est construit à partir de sources scripturaires et littéraires... une réponse au succès du roman *Da Vinci Code* de Dan Brown, basé sur des fourvoiements. »<sup>50</sup>

Le romancier américain n'aborde pas le point précis qui nous occupe. Jamais il ne mentionne les sept démons de Madeleine, ni une quelconque réputation de possédée. Il insiste néanmoins sur l'innocence de la jeune femme, peu compatible avec l'interprétation ancienne de Luc 8, 2. *La robe de pourpre*, une *Légende dramatique en trois actes, un prologue et un intermède, avec musique et ballets* rappelle immédiatement les drames sacrés du Moyen Age, les oratorios baroques. Le message est clair, nous renouons avec la tradition. La représentation s'ouvre sur un dialogue entre l'ange gardien de Madeleine et un génie maléfique, qui se disputent l'âme de la jeune femme. Le démon, persuadé de sa victoire, énumère les vices de la belle. « Et avec ce corps de rêve, il y a du travail pour sept : j'ai installé chez elle Luxure, Orgueil, Tristesse, Cruauté, Curiosité, Gourmandise et Mensonge. »<sup>51</sup> Ce ne sont pas exactement les sept péchés capitaux (la paresse, l'orgueil, la gourmandise, la luxure, l'avarice, la colère et l'envie), mais le spectateur peut difficilement éviter le rapprochement. La pièce renoue avec une lecture qui remonte à la littérature médiévale vernaculaire. Dans le livret, une note en bas de page précise, pour le lecteur à qui elle avait échappé, la référence au verset de Luc. Au retour à la tradition, s'ajoute le souci de mettre en avant des sources « valables ».

Comme les romans de Messadié, *La robe de pourpre* cherche à informer le public, mais la nature de l'information est très différente. Olivier-Thomas Venard laisse de côté sa connaissance pointue de l'exégèse biblique. Il ne cherche pas à vulgariser les dernières avancées des sciences théologiques, mais à substituer la pécheresse convertie de la tradition catholique à la Madeleine gnostique de Brown. Venard renoue avec une interprétation des sept démons, qu'il sait dépassée, dans un but apologétique : s'opposer à une lecture déconfessionnalisée du thème magdaléen.

Il apparaît clairement que la fidélité à l'exégèse importe moins que son impact sur la construction générale du personnage. Messadié parvient plus facilement à prendre ses distances avec le champ catholique, qu'avec le champ esthétique. L'analyse historique de la possession dans *Les sources* s'efface, dès la transposition romanesque, au profit d'une interprétation plus compatible avec la figure mythique de l'amie du Christ. L'éternelle amoureuse, « celle qui a montré beaucoup d'amour »<sup>52</sup>, éclipse la névrosée.

Leloup, Kelen et Beaudé reprennent la lecture rationaliste des sept démons, mais la combinent à une approche spiritualiste du récit évangélique. L'intérêt ne réside pas tant dans l'assimilation de la possession à un désordre nerveux, que dans la compréhension des raisons de cette crise. Chacun s'engouffre dans le non-dit de l'évangile pour susciter un questionnement. *Une femme innombrable* propose une réflexion sur la liberté et la culpabilité; *Un amour infini* et *Marie la Passante* dénoncent le rejet de la femme et de la sexualité dans une conception moralisatrice de la religion, respectivement sur le mode de la mystique et des problématiques de l'énonciation. La possession symbolise la schizophrénie qui menace la femme dans une société patriarcale, qui oppresse sa féminité.

La revendication d'une appartenance au champ catholique ne s'accompagne pas systématiquement de la prise en compte des sciences théologiques. Olivier-Thomas Venard s'attache plus à la négation du *Da Vinci Code* qu'à la vulgarisation de la Madeleine des exégètes contemporains. Il faut que Madeleine retrouve sa place de pécheresse convertie, il faut qu'elle ait le diable au corps.

Ce bref article ne prétend évidemment pas à l'exhaustivité. Le personnage littéraire de sainte Madeleine, même circonscrit à la littérature française contemporaine, séduit de très nombreux auteurs. Nous nous sommes limitée à quelques œuvres représentatives de la

complexité des facteurs en jeu, dans la mise en scène de thèmes religieux. Confrontés à une même source (les versets de Luc et Marc, et leurs commentaires exégétiques), les écrivains réagiront en fonction de leur approche du texte religieux, de leur inscription dans le champ catholique et du genre littéraire choisi.

#### Notes

- [1] D'un point de vue méthodologique, nous nous appuyons sur les travaux de Raymond Trousson. Raymond TROUSSON, *Thèmes et mythes, questions de méthode*, Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles, 1981 (1965)
- [2] Katherine RONDOU, "Echos de la Madeleine, figure évangélique, dans la littérature contemporaine", dans *Rivista di Storia e Letteratura Religiosa*, t.41, 2005, fasc.3, p.413-432.
- [3] Lc 8,2.
- [4] Mt 27, 55-56; Mc 15, 40; Jn 19, 25. Luc évoque "des femmes qui l'avaient suivi depuis la Galilée" (Lc 23, 49).
- [5] Mt 27, 61; Mc 15, 47.
- [6] Lc 23, 55.
- [7] Lc 24, 10.
- [8] Mt 28, 1-8; Mc 16, 1-8; Lc 24, 1-11; Jn 20, 1-18.
- [9] Jn 19, 39-42.
- [10] Marie-Joseph LAGRANGE, *Evangile selon Luc*, Paris, Cabalda, 1927, p.236.
- [11] Mt 26, 6-13; Mc 14, 3-9; Lc 7, 36-50; Jn 12, 1-8.
- [12] Marie pleure à la mort de Lazare (Jn 11, 1-44).
- [13] Lc 10, 38-42.
- [14] Elisabeth PINTO-MATHIEU, *Marie-Madeleine dans la littérature du Moyen-Age*, Paris, Beauchesne, 1997, p.3-43.
- [15] Régis BURNET, *Marie-Madeleine (I<sup>er</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Cerf, 2004, p.35.
- [16] Mc 16, 9.
- [17] Mt 12, 43-45; Lc 11, 24-26.
- [18] Victor SAXER, "Marie-Madeleine dans les évangiles : la femme coupée en morceaux ? ", dans *Revue Thomiste*, t.92, 1992, fasc.3-4, p.687.
- [19] Clifford DAVIDSON, "The Digby Mary Magdalene and the Magdalene Cult of the Middle Ages", dans *Annuaire Mediaevale*, t.13, 1972, p.73.
- [20] Muriel VERBEECK-VERHELST, "Madeleine dans les commentaires bibliques du XVII<sup>e</sup> siècle", dans Yves GIRAUD, ed., *L'image de la Madeleine du XV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle*, Editions Universitaires Fribourg, 1996, p.151.
- [21] Augustin CALMET, "Marie-Madelaine", dans *Dictionnaire historique, critique, chronologique, géographique et littéral de la Bible*, Paris, Emery-Segrain-Pierre Martin, 1730, t.2, p.634.
- [22] W. BROWNING, "Mary Magdalen", dans *A Dictionary of the Bible*, Oxford University Press, 1996, p.244.
- [23] Gérard MESSADIE, *Les sources*, Paris, Robert Laffont, 2<sup>e</sup> éd., 1991.
- [24] Gérard MESSADIE, *Jésus de Srinagar*, Paris, Robert Laffont, 1995, p.229.
- [25] Gérard MESSADIE, *L'affaire Marie-Madeleine*, Paris, Lattès, 2002, p.96-97.
- [26] Jean-Yves LELOUP, *L'évangile de Thomas*, Paris, Albin Michel, 1986; *L'évangile de Philippe*, Paris, Albin Michel, 2003; *L'évangile de Marie, Myriam de Magdala*, Paris, Albin Michel, 1997.
- [27] Jean-Yves LELOUP, *Tout est pur pour celui qui est pur, Jésus, Marie-Madeleine et l'Incarnation*, Paris, Albin Michel, 2005.
- [28] Jean-Yves LELOUP, *Un homme trahi, le roman de Judas*, Paris, Albin Michel, 2006, p.189.
- [29] LELOUP, *Un homme trahi* op. cit., p.204.
- [30] Jean-Yves LELOUP, *Une femme innombrable, le roman de Marie-Madeleine*, Paris, Albin Michel, 2002, p.95.
- [31] LELOUP, *Tout est pur* op. cit., p.23-28.
- [32] Edmond BLATTCHEN, *Jacqueline Kelen, Noms de Dieux*, Bruxelles, Alice éditions, 2002.
- [33] Jacqueline KELEN, *Marie-Madeleine, un amour infini*, Paris, Albin Michel, 1992 (1982). Kelen a commenté des textes dédiés à la sainte (*Offrande à Marie-Madeleine*, Paris, La table Ronde, 2001) et rédigé la préface de la réédition de Lacordaire chez Million (Henri LACORDAIRE, *Sainte Marie-Madeleine*, préfacé par Jacqueline KELEN, Grenoble, Jérôme Million, 1998).
- [34] Katherine RONDOU, "Marie-Madeleine, Soi féminin complet dans le roman contemporain après 1950", dans *Cahiers d'Histoire des Littératures Romanes*, t.30, 2006, fasc.3-4, p.461-481.
- [35] Ap 12, 3.
- [36] "[les hommes] venaient s'abriter et se perdre dans son ventre ondulante et salé" (KELEN, *Un amour infini* op. cit., p.112).
- [37] KELEN, *un amour infini* op. cit., p.111.
- [38] Jacqueline KELEN, *Marie-Madeleine ou la beauté de Dieu*, Tournai, La Renaissance du Livre, 2003, p.19. Le texte est réédité en 2006 : aucune modification n'est apportée à l'interprétation des sept démons (*Les sept visages de Marie-Madeleine*, Gordes, Le Relié, 2006, p.23).
- [39] Le roman a fait l'objet d'une adaptation théâtrale pour le festival d'Avignon de 2000 : elle reste fidèle au roman pour la scène de l'exorcisme.
- [40] Michel de CERTEAU, "J'ai oublié mon nom", dans *La possession de Loudun*, Paris, Gallimard/Julliard, 1980, p.67-68.
- [41] Mc 5, 1-20.
- [42] Nous remercions l'auteur de nous avoir transmis ses sources.
- [43] Pierre-Marie BEAUDE, *Marie la Passante*, Paris, Desclée de Brouwer, 1999, p.43.
- [44] BEAUDE, *Marie la Passante* op. cit., p.42.
- [45] Jn 9, 1-41.
- [46] BEAUDE, *Marie la Passante* op. cit., p.43.

- [47] Jacqueline KELEN, "Marie-Madeleine ou la lumière de l'amour", dans Eve DUPERRAY, ed., *Marie-Madeleine dans la mystique, les arts et les lettres*, Paris, Beauchesne, 1989, p.153-157.
- [48] Jacqueline KELEN, "La passante considérable", dans Alain MONTANDON, ed., *Marie-Madeleine, figure mythique dans la littérature et les arts*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 1999, p.13-22.
- [49] *Marie-Madeleine, la robe de pourpre, une réponse au Da Vinci Code*, dans <http://www.inxl6.org>.
- [50] *Marie-Madeleine, la robe de pourpre, grand spectacle estival*, dans <http://www.diocese-frejus-toulon.com>.
- [51] Olivier-Thomas VENARD, *Marie-Madeleine, la robe de pourpre, légende dramatique en trois actes, un prologue et un intermède, avec musique et ballets*, Pernes-les-Fontaines, Imprimerie MG, 2005, p.10.
- [52] Lc 7, 47. Kelen a commenté des textes dédiés à la sainte (*Offrande à Marie-Madeleine*, Paris, La table Ronde, 2001) et rédigé la préface de la réédition de Lacordaire chez Million (Henri LACORDAIRE, *Sainte Marie-Madeleine*, préfacé par Jacqueline KELEN, Grenoble, Jérôme Millon, 1998).